

CINQUANTENAIRE DE LA DISPARITION DE MOULLOUD FERAOUN

Quelques repères autour d'un mythe

Les formes de légitimation par la société des acteurs du champ culturel ne sont jamais ni perceptibles ni sereines. La postérité de Mouloud Feraoun appartient-elle à l'écrivain, au maître de l'école ou à l'inspecteur des Centres sociaux éducatifs, martyr d'une guerre

qui n'en finissait pas d'éprouver ses malheurs ? Sur Feraoun, et aussi sur un grand nombre d'acteurs des champs politique et culturel de la période coloniale, est-il envisageable aujourd'hui de sortir du mythe pour entrer dans l'histoire ? Il n'est pas patent que sur l'écrivain et

sur l'homme public les positions développées par l'histoire littéraire et politique soient toujours pertinentes. Un questionnement, adossé aux faits, ne peut éviter, cinquante ans après la disparition de l'auteur du *Fils du pauvre*, incompréhensions et grincements.

Du pupitre du maître à l'écriture littéraire et aux centres sociaux éducatifs, ultime engagement, le nom de Feraoun reste aujourd'hui indissociablement attaché à ces scènes si cloisonnées d'une vie, aux significations diverses, qui marquent et densifient une trajectoire. Voilà quelques repères pour le réinsérer dans ce qui a été une poignante quotidienneté, à la mesure d'une chronique coloniale inquiète.

1- Feraoun avant Feraoun

La singularité du terroir kabyle accompagne la formation de l'homme et de l'écrivain Mouloud Feraoun, né le 8 mars 1913 à Tizi-Hibel (Grande-Kabylie). Amar Saïd Boulifa (1925) a éloquentement décrit une Kabylie éternelle, sortant d'âges repus, pour vivre dans un infini dénuement : «Ce sol, que les érosions ont aujourd'hui dégradé au point de le rendre inculte, pauvre et rocailleux, devait sûrement avoir un autre aspect : des cultures de toutes sortes devaient couvrir cette terre alors plus fertile ; celle des arbres fruitiers semble particulièrement être des plus développées. L'olivier, entre autres, croissait en abondance ; les moulins à huile, les emplacements de pressoirs, taillés à même sur le roc que l'on rencontre dans la forêt de Mizrana ou dans les bois ou maquis des massifs de Tamghout, sont des vestiges qui témoignent de la prospérité et de la fertilité de cette région que nous voyons actuellement si pauvre et si triste. Malgré les siècles et malgré cette désolation des sols, la Kabylie maritime porte sur ses flancs les marques d'une époque où l'habitant jouissait d'une civilisation avancée».

L'histoire des Kabyles et de la Kabylie, transmise dans les tribus, répète cette aridité des terres et des mœurs. Feraoun le constate en une formule : «Nous sommes des montagnards, de rudes montagnards, on nous le dit souvent. C'est peut-être une question d'hérédité. C'est sûrement une question de sélection... naturelle. S'il naît un individu chétif, il ne peut supporter le régime. Il est vite... éliminé. S'il naît un individu robuste, il vit, il résiste. Il sera peut-être chétif part la suite. Il s'adapte. C'est l'essentiel» (*Le Fils du pauvre*, Paris, Seuil, 1954, p. 58).

Cet écosystème montagnard implacable n'est cependant en marge ni de l'histoire ni de ses mutations socioéconomiques et culturelles. Comme le père de Fouroulou, beaucoup d'hommes valides, lorsqu'ils n'ont plus leur lopin de terre à exploiter, s'emploient chez les riches voisins ou dans de rares travaux d'ouvrier. Et il advient aussi, depuis le début du XX^e siècle, qu'ils traversent la mer pour de pénibles besognes en France, dans les pays miniers du Nord. Dès les années 1880, une émancipation par l'école française

devenait possible. La Kabylie fut-elle la région d'Algérie la plus sensible à ce pari que défendait opiniâtrement un des tout premiers indigènes naturalisés, l'officier Mohamed Abdallah (Cf. *L'Avenir*, 1880) ? Dans la feuille gouvernementale *Akhbar* du 29 octobre 1880, Abdallah écrivait à propos de ses coreligionnaires : «Il faut les instruire à tout prix ; maintenir un peuple dans l'ignorance de peur d'user envers lui de violence apparente est un grossier et dangereux sophisme» (cité par Charles-Robert Ageron, 1968, p. 335).

Des écoles communales laïques sont créées, à l'initiative d'édiles locaux, soutenues par les djemaâ. Leur œuvre de promotion sociale transmue-t-elle l'histoire coloniale pour raviver l'imaginaire de nombreuses générations ? Le jeune Feraoun est au lendemain de la Grande Guerre au croisement de ces tiraillements entre une terre qui ne nourrit plus et une école perçue comme une issue quasi rédemptrice et libératrice. Dans l'excipit du *Fils du pauvre*, le père parle au fils qui s'en va affronter, à Alger, le redoutable concours d'entrée à l'École normale de Bouzaréa. Il lui dit les mots qui guident le passage à l'âge adulte. Fouroulou sait qu'il est venu au monde pour donner sens dans la karouba des Aït Mezouz et dans la maisonnée parentale à cette ascension sociale par l'école. Il rassure le père avec ses propres mots : «Oui, tu diras là-haut que je n'ai pas peur» (p. 126).

2- Le dernier des «Humbles»

Les formations et carrière proposées à la jeunesse indigène entre l'avènement du gouvernement civil colonial et la veille de la Seconde Guerre mondiale (1871-1939) indiquent deux voies : le cours normal de Bouzaréa, à recrutement essentiellement kabyle, rural et paupérisé, et la médersa (Tlemcen, Alger, Constantine), à recrutement citadin, ouverte aux classes moyennes. La discrimination linguistique – critère de sélection fondamental – n'aura pas été dans ces deux structures de formation la moins opérante : les arabophones se tournant généralement vers les médersas et leurs maigres débouchés et les berbérophones – principalement kabyles – vers le cours normal de Bouzaréa et l'enseignement des indigènes. Dans sa thèse sur les instituteurs indigènes formés par l'école normale de Bouzaréa, Fanny Colonna (1975) dresse le tableau sociologique d'une pauvreté, presque distinctive pour les élèves-maîtres kabyles. Cette pauvreté, toute proverbiale, n'est-elle pas si accusée chez les acteurs de l'époque et dans ses «traces» scrupuleusement disséminées ? «Mémoire» de Saïd Faci dans les années 1900 (1931), plus loin au XIX^e siècle l'itinéraire édifiant de Amar Saïd Boulifa, et, plus proche, dans les



Mouloud Feraoun.

Photo : DR

années 1920-1940, ceux de Rabah Zenati et de cette laborieuse phalange d'instituteurs typifiés dans le registre de l'Algérie coloniale dont Mouloud Feraoun figure le dernier maillon. Ils ont animé, à Bouzaréa, un bulletin d'élèves au titre évocateur, *Le Profane*, et avaient fait le vœu, presque conjuratoire, d'humilité. Pour mieux identifier le statut asserté de «pauvreté» de Mouloud Feraoun et de son Fouroulou Menrad, il est utile de revenir à l'extraordinaire parcours de Saïd Faci (né en 1880), qui reste à découvrir. Il s'agit d'un des plus grands hommes qu'ait comptés l'Algérie indigène d'avant-1950, aussi important par son message et par son action que ses contemporains Messali Hadj et Abdelhamid Ben Badis. Enfant de montagnards pauvres du Djurdjura, berger jusqu'à l'âge de quinze ans, Saïd Faci, à force d'efforts soutenus et d'abnégation, entre à l'École normale de Bouzaréa à 19 ans, brûlant avec une foi et un courage salutaires toutes les étapes pour s'engager dans une carrière d'adjoint-instituteur, statut alors réservé aux seuls éléments indigènes de l'enseignement colonial. Maître laïc de la III^e République, Faci introduit, dès 1911, l'Algérie dans la modernité, avec le lancement à Oran de la première association d'instituteurs algériens d'origine indigène, la création au lendemain de la Grande Guerre de la Ligue des droits de l'homme, la fondation de syndicats algériens de fonctionnaires et surtout l'usage politique de l'écriture. Cette modernité retentit dans un discours revendicatif qui prendra souvent la forme d'une lutte continue à l'intérieur même des institutions coloniales.

Feraoun ne pouvait ignorer, comme tous les instituteurs d'Algérie, la présence hautement symbolique de cet autre «fils du pauvre», ce Kabyle capital, fondateur de *La Voix des humbles*, longtemps pourchassé par les polices coloniales et exilé en France par l'administration du gouvernement

général (Cf. Abdellali Merdaci, 2007). Il y a Feraoun dans Fouroulou Menrad, mais aussi Faci, l'irréfutable modèle d'une pauvreté constitutive transcendée. Feraoun n'affirme-t-il pas dans *Le Fils du pauvre* son appartenance à la famille des humbles et à leur combat à l'enseignement d'une dignité humiliée ?

3- Une éthique de la littérature

Très peu d'écrivains dévoilent les motivations de leur venue à l'écriture. L'argument de la vocation, le plus souvent exposé, est suffisamment admis pour être discuté. Or, Feraoun ne s'est jamais caché derrière le prétexte fallacieux de la «vocation de l'écriture», comme principe d'une carrière littéraire. Enseignant, proche de la littérature par la lecture et par l'enseignement de la lecture, il a pu être longtemps détaché de l'écriture. Dans *Images algériennes d'Emmanuel Roblès* (1959), il rapporte comment il a cherché à convaincre son ancien condisciple à l'École normale de Bouzaréa d'écrire un «roman kabyle». C'était vers la fin des années 1930. Des romans à thème kabyles avaient été publiés par des Français d'Algérie et dans la corporation des instituteurs algériens d'origine indigène et dans les colonnes de leur organe *La Voix des humbles* n'a-t-on pas vivement morigéné Ferdinand Duchêne et ses chefs-d'œuvre *Le Berger d'Akfadou* (1928) et *Mouna, cachir et couscouss* (1930), édités à Paris par Albin Michel ? L'instituteur Feraoun pensait que son ami, qui venait de donner un roman d'un ton nouveau sur l'Algérie (*L'Action*, Alger, Charlot, 1938), était bien armé pour venger la Kabylie et les Kabyles et les restituer dans leur vérité aux lecteurs de cette période de l'après-centenaire.

Le projet était fourbi : «Je nourrissais le secret espoir de faire écrire à Emmanuel Roblès un roman kabyle, un de ces livres solides et têtus où nous apparaîtrions sous notre vrai jour, et cela lui eût été

Par Abdellali Merdaci

possible tant il s'intégrait si naturellement au pays, tant il s'y sentait incorporé.» Roblès qui «avait déjà l'habitude de voir partout des hommes» l'avait convaincu que les Kabyles étaient leurs semblables et que seule sa plume leur rendrait justice. Discret parrainage ? À partir de ce moment, Feraoun allait délibérer d'une entrée en littérature qui serait une sorte de mission morale. Sa venue à l'écriture, qui se place sous le sceau de la nécessité, n'aura donc pas la spontanéité du poète inspiré ; elle répond d'une forte éthique qu'il résume en ces mots : «Si donc on assume cette tâche délicate d'écrire, ce ne peut être que par devoir, ce ne doit être qu'avec respect et crainte ; respect pour son semblable, crainte de lui nuire en le défigurant ; espoir surtout ; espoir de le comprendre, de le faire connaître et aimer, de servir la commune vérité, de plaider pour la commune condition ; espoir, en un mot, de faire œuvre de justice, de mesure et d'amour.» Ce lourd cahier des charges, ce charroi de sentiments, emprisonnent-ils le futur écrivain dans de rigides codes qui ne font pas la bonne littérature ? Ils interpellent l'auteur dans un dire vrai, un réalisme si doctrinal, pour relever de l'inépuisable vérité des êtres, précisément des Kabyles, ses frères si proches, dont l'histoire mérite d'être connue. Ce programme doctrinal sature-t-il les pages du *Fils du pauvre* avant d'en être élagué dans les œuvres suivantes lorsque Feraoun atténue le poids du dogme dans sa vision du monde kabyle et recentrera le métier de l'écrivain ?

4- Une communauté franco-algérienne

Ce cri du cœur de Feraoun est célèbre : «La communauté franco-arabe, nous l'avons formée, il y a un quart de siècle, nous autres, à Bouzaréa !» (Cf. *Images algériennes d'Emmanuel Roblès*). Comment ne pas ressentir la vigueur de cette affirmation, en 1959, dans l'Algérie en guerre ? Cet idéal «franco-arabe» — mûré depuis un quart de siècle — est la matrice intellectuelle qui forge le cheminement social et politique de l'homme et de l'écrivain. Feraoun ne saura rejeter ni la France ni l'Algérie, sans être acculé au dilemme de Jean Amrouche, au tragique tropisme de deux nations tutélaires. S'il juge ce qui sépare les Français et les indigènes, Feraoun croit à une union des communautés qui gardent les mêmes droits sur l'Algérie, leur pays. En 1961, au moment où l'Algérie indépendante n'était plus une fumeuse hypothèse, il rappellera, devant des étudiants chrétiens du mouvement «Travailleurs de la paix», sa conception d'un pays qui rassemble.

Suite en page 10